

Chapitre II

Activités prosaïques : l'argent et l'esprit capitaliste

Les hommes qui vivent de l'argent : cette minorité qui prépare et annonce les plus brillantes réussites des XVIII^e et XIX^e siècles, et qu'anime une mentalité en grande partie nouvelle, n'est pas facile à saisir ; les contemporains sont encore trop attachés aux centres d'intérêts médiévaux, partant plus attentifs aux fastes nobiliaires et à la vie religieuse qu'à la fortune des banquiers et marchands. Aussi bien le vocabulaire manque et son défaut est trop sensible pour n'être pas souligné : ni capitalisme, ce mot du XX^e siècle, ni capitaliste, ce mot du XVIII^e, ne peuvent aider à préciser les notions nouvelles que suscite l'essor de la richesse mobilière ; lentement au long des XVI^e et XVII^e siècles, les seuls mots concrets précisent leur sens : en 1595, Henri IV crée les courtiers de change, qui prennent en 1639 le titre d'agents de banque et de change, et en 1723 reçoivent leur nom actuel d'agents de change... De même actions, billets de banque, valeurs, capital apparaissent peu à peu, passant de la langue des usagers, c'est-à-dire des lettres marchandes, dans l'usage commun. Autre signe enfin de cette lenteur d'adaptation de la mentalité courante : la notion de richesse reste, à l'époque, essentiellement attachée à la terre, à la fortune immobilière, sans doute parce qu'elle fournit des rentes ou des produits, mais surtout parce qu'elle donne des droits sur des hommes, et procure par là un rang dans la société. Il n'est pas d'exemple de banquier ou de marchand du XVI^e siècle qui ne se soit soucié de convertir, au moins en

partie, en biens fonds le pécule amassé dans le grand commerce. Plus même que d'absence d'intérêt, c'est de méfiance qu'il faut parler : tout un lot d'idées reçues, d'hostilité entretenue par une solide tradition religieuse joue encore dans ce sens, à l'heure où les trésors d'Amérique donnent au commerce européen un coup de fouet sans précédent.

C'est donc essentiellement dans les réussites commerciales — et bancaires — de l'époque qu'il faut rechercher les signes de la mentalité nouvelle ; elle n'a pas encore eu le temps de faire école, de modeler à son image, de nourrir de ses concepts, la mentalité commune. Au contraire, elle nous paraît inhibée, contrariée, en quelque sorte, par tous les freins qui, hérités de traditions solides, viennent jouer contre elle : faire fortune en achetant des épices à Lisbonne pour les revendre à Rouen et Paris, est une réussite marchande ordinaire ; investir cet argent dans l'achat d'un château lourdement hypothéqué par son propriétaire noble, c'est subir une de ces tentations anté-capitalistes ; de même un frein joue dans le schéma bien connu, qui voit à une génération d' « entrepreneurs », de grands marchands bien placés à Medina del Campo, à Séville et à Lyon, succéder des fils qui renoncent au commerce et à ses beaux bénéfices, et se contentent de manger les fonds accumulés. Gagner pour thésauriser, collectionner les belles pièces jaunes et blanches, n'est point non plus signe de l'esprit capitaliste : pour celui-ci, amasser n'a de sens que pour réinvestir immédiatement les gains, et les faire produire à nouveau, sans délais, sinon sans risques. La richesse crée de la richesse à nouveau, l'accumulation de capitaux offrant sans cesse des initiatives nouvelles à l'esprit d'entreprise.

Semblables conceptions ne datent assurément pas du XVI^e siècle : la « révolution des prix » en a favorisé la diffusion. Remarquable exemple de la lenteur avec laquelle s'opèrent les mutations de mentalité, les freins ont largement contrebalancé l'impulsion donnée à l'initiative capitaliste par l'accélération et la multiplication des échanges : pour un écrit comme le *Discours œconomique* de M. Le Choysselat, « montrant comme de cinq cents livres pour une foys employés, l'on peult tirer par an quatre mil cinq cents livres

de proffict honneste » (231), qui exprime un esprit capitaliste parfaitement moderne, mille autres sont des traités de l'économie domaniale traditionnelle, qui vantent les sûrs profits de la rente foncière... Encore faut-il souligner que l'opposition richesse immobilière — mobilière est un bon critère, à condition de bien voir que le profit foncier n'est pas négligeable ; mais le réinvestissement rural, qui signifierait accumulation de profits et capitalisme, est d'autant plus difficile que les structures sociales et techniques s'y opposent, nous venons de le voir.

I. MÉFIANCES ET MALFORMATIONS

Il n'y a pas d'essor du grand commerce sans quelque confiance dans la parole donnée, la lettre, le papier transmis par un facteur. Mentalement, c'est un monde nouveau face auquel les sécurités anciennes de l'économie de suffisance n'ont cessé d'opposer leur supériorité de valeurs reconnues, partout admises ; faire des cadeaux de noces en nature, doter de la même façon demeurant une pratique courante dans toutes les classes. Voici à Toulon, au milieu du XVI^e siècle, un noble qui dote son cadet voué à la prêtrise : une planche de jardin, une vigne, un petit verger d'oliviers pour son huile, une maison en ruines que l'aîné devra remettre à neuf ; le testament du père a tout prévu pour faire de son fils un anachorète (232). De même la charité : le pauvre est nourri, habillé, entretenu dans la maison même du bourgeois compatissant, parfois jusqu'à sa mort. Ces pratiques expriment négativement la répugnance pour la manipulation fréquente des espèces monétaires, ce *b a*, *ba* du commerce (233).

De même sens paraît l'utilisation du notaire dès qu'un acte économiquement important s'impose ; même le bourgeois qui tient son livre de raison et connaît fort bien le droit et les lois, ne se dispense pas du notaire. Pour son testament bien sûr, mais aussi pour acheter une paire de mulets, pour embaucher un domestique. C'est le reflet d'une certaine timidité prudente devant l'acte commercial, porte d'entrée dans un monde dangereux d'insécurité.